

EXPLORATION DE PHOBOGÈNE COMME CATÉGORIE CULTURELLE ET COLLECTIVE

Explorer le phobogène comme catégorie culturelle et collective

— certains objets deviennent-ils phobogènes par contagion sociale ou construction discursive (cf. les phobies d'époque), rejoignant ainsi votre travail antérieur sur la barbarie comme phénomène civilisationnel ?

Position du problème.

Jusqu'ici, le phobogène a été pensé au niveau du sujet singulier — choix signifiant (Lacan) ou activation archétypique (Jung). La question ouvre un troisième registre, intermédiaire entre l'individuel et l'universel transpersonnel : celui du **collectif socio-historique**, où certains objets deviennent phobogènes non par structure signifiante idiographique ni par résonance archétypique intemporelle, mais par construction discursive datée, circonscrite à une époque, une culture, un dispositif médiatique.

La phobie d'époque comme symptôme social

L'histoire des phobies collectives — la peur du loup-garou, la syphilophobie du XIXe siècle, la radiophobie, la phobie du communisme durant la Guerre froide, plus récemment la phobie du 5G ou des ondes électromagnétiques — révèle un mécanisme distinct de la phobie clinique individuelle : l'objet ne préexiste pas à sa désignation collective. Il est produit *comme* phobogène par un discours (médical, politique, médiatique) qui le construit rétroactivement en menace, souvent en réponse à une angoisse diffuse et sans objet propre à l'époque — une angoisse authentiquement collective (bouleversement technique, effondrement d'un ordre symbolique ancien, crise économique) qui cherche, comme dans la phobie individuelle, un point de capiton où se localiser.

Ce mécanisme reproduit, à l'échelle du corps social, la logique freudienne du déplacement : une angoisse sans objet identifiable (l'inquiétante mutation du monde industriel, la dissolution des repères traditionnels) se fixe sur un objet-écran qui permet au collectif de savoir de quoi avoir peur, et donc de circonscrire une menace gérable — quitte à ce que cet objet soit largement disproportionné par rapport au risque réel qu'il représente. La contagion sociale de la phobie fonctionnerait alors comme une identification collective au signifiant-maître qui vient border l'angoisse — au sens où Freud, dans *Psychologie des masses*, décrit l'identification horizontale des membres du groupe autour d'un trait commun.

Rejointure avec la barbarie

C'est ici que se noue le lien avec notre travail antérieur sur *la barbarie* comme phénomène civilisationnel : la construction discursive d'un objet phobogène collectif procède fréquemment par une opération de **barbarisation** de l'altérité — l'étranger, le groupe minoritaire, l'ennemi idéologique deviennent l'objet phobogène par excellence parce qu'ils sont désignés comme porteurs d'une menace à la fois réelle et fantasmatiquement amplifiée, échappant à la symbolisation policée du droit commun. La xénophobie, structurellement, obéit exactement à la logique du phobogène : l'Autre n'est pas dangereux en soi, il *devient* le représentant métonymique d'une angoisse civilisationnelle diffuse (perte d'identité, dissolution du lien social, incertitude économique) que le discours politique localise sur un

groupe désigné, permettant au corps social d'éviter la rencontre directe avec sa propre division interne, son propre réel insymbolisable. La barbarie, dans notre cartographie antérieure, se définissait précisément comme ce qui échappe à la Loi symbolique commune — l'objet phobogène collectif fonctionne alors comme le nom donné à ce débordement, une façon de le border en le personnifiant dans une altérité désignée.

Lecture jungienne — l'Ombre collective.

Jung offre ici un appareil conceptuel directement pertinent avec la notion d'**Ombre collective** (*kollektiver Schatten*) : ce que la culture refoule ou ne peut intégrer de sa propre part destructrice se trouve projeté sur un bouc émissaire externe, qui devient phobogène précisément parce qu'il porte, sans le savoir, la part inavouable du groupe projetant. Jung analysait ainsi les phénomènes de possession collective (*Wotan*, 1936) comme l'irruption d'un archétype non intégré par la conscience collective, débordant les digues culturelles — la phobie de masse serait le symptôme d'une confrontation ratée avec cette Ombre, préférant la projection à l'intégration. Le nazisme, pour Jung, illustre cette possession archétypique collective par un contenu non médiatisé ; on peut, mutatis mutandis, lire toute vague de xénophobie contemporaine comme une résurgence de ce mécanisme — moins choix signifiant individuel que capture collective par un contenu archétypique insuffisamment conscientisé, cette fois relayé et amplifié par les dispositifs médiatiques contemporains qui en accélèrent la contagion.

Lecture empirique contemporaine — les mécanismes de diffusion

La littérature sur la contagion sociale des peurs (théorie de la panique morale de Stanley Cohen, les *risk amplification studies* de Kasperson et al., les travaux sur la désinformation virale) documente empiriquement comment un objet initialement neutre ou faiblement risqué peut devenir phobogène par sélection médiatique, biais de disponibilité (heuristique de Tversky et Kahneman), et boucles de renforcement algorithmique propres aux réseaux sociaux contemporains — la peur se diffusant plus vite et plus loin que l'information rassurante, indépendamment de tout ancrage archétypique ou signifiant singulier. Cette lecture, purement fonctionnelle, a le mérite de rendre compte de la vitesse et de l'ampleur inédites des phobies collectives contemporaines, mais elle laisse en suspens la question de savoir *pourquoi tel objet plutôt qu'un autre* se prête à cette amplification — question à laquelle seules les lectures psychanalytique et archétypique peuvent véritablement répondre.

Articulation avec le déterminisme/surdétermination du sujet singulier

On peut alors formuler l'hypothèse suivante : le phobogène collectif ne s'oppose pas au phobogène individuel étudié précédemment, il en constitue le troisième terme manquant. Le sujet singulier hérite d'un répertoire d'objets déjà pré-phobogénisés par le discours collectif de son époque et de sa culture — répertoire dans lequel il vient ensuite, par la voie signifiante idiographique décrite chez Lacan, opérer son propre choix singulier, surdéterminé par son histoire propre. L'archétype fournirait le fond transhistorique de prédisposition (l'altérité menaçante comme catégorie universelle), le discours collectif d'époque fournirait le contenu historiquement situé de cette catégorie (tel groupe désigné, telle technologie incriminée), et la structure signifiante individuelle déciderait, chez chaque sujet, de l'intensité et de la forme

précise de l'investissement phobique — trois strates emboîtées plutôt que trois théories concurrentes.